



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

# **Synonymes François, Leurs Différentes Significations Et Le Choix Qu'il En Faut Faire pour parler avec justesse**

**Girard, Gabriel**

**Rouen, 1788**

Préface De L'éditeur.

---

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60158](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60158)



# PRÉFACE

## DE L'ÉDITEUR.

**P**UISQUE c'est principalement la parole, & l'exercice de cette faculté précieuse, qui distingue l'homme de la brute, qui le distingue même de ses semblables, la perfection du langage est sans doute une chose véritablement digne d'éloges, & qui mérite d'être achetée par le travail le plus sérieux & les recherches les plus profondes. C'est la pensée de Cicéron, l'un des hommes de l'antiquité dont les travaux ont porté le plus loin la gloire de la parole, & à qui ce talent si beau a fait le plus d'honneur (Orat. I. viij, 32, 33.)

J'avoue qu'une recherche trop scrupuleuse des minuties grammaticales, n'est propre qu'à donner à l'élocution une monotonie fatigante, une sécheresse dégoûtante, une langueur léthargique; car il ne faut pas déguiser ici les prétextes de la paresse, & de cette suffisance présomptueuse, qui se croit privilégiée pour réussir sans effort, & pour recueillir sans avoir semé.

Mais dans quel sens peut-il être vrai que le grand soin de bien parler énerve la vigueur de l'esprit, l'entretient dans l'étude laborieuse des bagatelles, & l'empêche de s'élever? Cela n'est vrai que quand on se mêle d'écrire ou de parler, sans avoir auparavant étudié à fond la langue dans laquelle on veut s'énoncer : c'est alors que l'on perd son temps à chercher, à peser, à mesurer chaque mot; c'est alors que ces recherches inquietes ralentissent nécessairement l'activité de l'esprit, & en amortissent le feu; il n'est pas possible que l'ouvrage ne se ressent de l'embarras & de la contrainte de la composition.

Il faut donc se préparer à parler par une étude sérieuse & profonde de la langue : les choses alors se présenteront à l'esprit avec les mots convenables; & l'Auteur, uniquement occupé du but qu'il se propose, y dirigera son élocution avec un succès d'autant plus grand, qu'il aura acquis plus de facilité dans sa langue, & qu'il la parlera avec plus de justesse ( *Quintil. Inst. orat. VIII, Proœmio* ).

Cette justesse, devenue plus nécessaire que jamais, depuis que l'esprit philosophique a fait plus de progrès, dépend sur-tout de la connoissance exacte de toutes les idées comprises dans la signification de chaque mot. Il y a dans chacun une complexité d'idées qui est la source de tous les mal-entendus dans les arts, dans les sciences, dans les affaires, dans les traités politiques & civils : c'est l'obstacle le plus grand dans la recherche de la vérité, & l'instrument le plus dangereux dans les mains de la mauvaise foi. Ainsi il est de la plus grande conséquence d'apprendre à discerner les différentes

P R É F A C E. ▼

idées partielles qui peuvent entrer dans la signification d'un même mot, & d'y distinguer sur-tout l'idée principale & les idées accessoires.

Lorsque plusieurs mots de la même espèce représentent une même idée objective, variée seulement de l'un à l'autre par des nuances différentes, qui naissent de la diversité des idées ajoutées de part & d'autre à la première, celle qui est commune à tous ces mots, est l'idée principale; celles qui y sont ajoutées, & qui en différencient les signes représentatifs, sont les idées accessoires. Par exemple, les adjectifs INDOLENT, NONCHALANT, PARESSEUX, NÉGLIGENT, expriment tous quatre un défaut contraire à l'expédition & au succès du travail; c'est l'idée commune & principale; mais on est *indolent*, par défaut de sensibilité; *nonchalant*, par défaut d'ardeur; *paresseux*, par défaut d'action; *négligent*, par défaut de soin: ce sont les idées accessoires & différencielles. (Voyez *Tome I, Art. 277*). De même l'idée principale & commune aux trois noms CONFRERE, COLLEGE, ASSOCIÉ, est celle d'union: les idées accessoires qui les différencient se tirent des motifs de cette union; la religion ou la politique unit les *confreres*, le besoin de la concurrence unit les *colleges*, l'intérêt unit les *associés*. (Voyez *Tome II, Art. 46*).

C'est sur cette distinction que porte la différence des mots honnêtes & deshonnêtes, que les cyniques traitoient de chimériques; & c'étoit pour avoir négligé de démêler dans les termes les différentes idées accessoires que l'usage peut y mettre, que ces Philosophes avoient adopté le système impudent de l'indifférence des

termes, qui les avoit ensuite menés au système plus impudent encore de l'indifférence des actions par rapport à l'honnêteté.

Quand on ne considère dans les mots de même espèce, qui désignent une même idée principale, que cette idée principale & commune, ils sont *synonymes*, parce que ce sont différents signes de la même idée; mais ils cessent de l'être, quand on fait attention aux idées accessoires qui les différencient; & il n'y a, dans aucune langue, aucun mot qui soit si parfaitement synonyme d'un autre, qu'il n'en diffère absolument par aucune idée accessoire, & qu'on puisse les prendre indistinctement l'un pour l'autre en toute occasion. » S'il y avoit des synonymes parfaits, dit M. du Marlais, il y » auroit deux langues dans une même langue. » Quand on a trouvé le signe exact d'une idée, » on n'en cherche pas une autre. « (Top. III, xij, pag. 308.) Il semble en effet que l'usage de tous les idiômes, tout indélébile qu'il paroît être, ne perd jamais de vue cette maxime d'économie: jamais il ne légitime un mot synonyme d'un autre, sans proscrire l'ancien, si la synonymie est entière; & c'est ainsi que *plusieurs*, dans notre langue, a pris la place de *maints*: si l'usage laisse subsister ensemble deux synonymes, ce n'est qu'autant qu'ils sont réellement différenciés par quelques idées accessoires, qui modifient diversément la principale.

» Cette variété de mots, dit M. le Président de Brosses, met dans les langues beaucoup d'embaras & de richesses. Elle est très-incommode pour le vulgaire & pour les Philosophes, qui n'ont d'autre but en parlant que de s'expliquer clairement. Elle aide

» infiniment au Poëte & à l'Orateur, en don-  
» nant une grande abondance à la partie ma-  
» térielle de leur style : c'est le superflu qui  
» fournit au luxe, & qui est à charge dans le  
» cours de la vie à ceux qui se contentent de la  
» simplicité. « (Méch. des lang. *Tome II, chap.*  
*ix, §. 161.*)

Il me semble que cette observation du savant Magistrat ne peut s'appliquer sans restriction qu'à des synonymes parfaits & d'une signification identique ; ce seroient les seuls qui pussent donner l'abondance à la partie purement matérielle du style, les seuls qui pussent fournir au luxe un vain superflu. Mais, si l'on suppose les synonymes différenciés par divers points de vue, il est bien plus convenable de conclure que l'abondance en est pour les Philosophes une ressource admirable, puisqu'elle leur donne le moyen de mettre dans leur discours toute la précision & la netteté qu'exige la justesse la plus métaphysique : elle aide également au Poëte & à l'Orateur, en leur administrant les moyens d'affaiblir ou de fortifier à leur gré les traits de leur pinceau. Mais j'avoue que le choix peut quelquefois donner de l'embarras aux uns & aux autres, aussi-bien qu'au vulgaire ; parce que rien n'est plus aisé que de se méprendre sur des différences toujours très-déliçables, & souvent assez peu sensibles.

Les bons Ecrivains, dans toutes les langues, ont bien connu le prix de ces distinctions fines ; & l'idée d'observer les différences des synonymes est fort ancienne. Sans remonter chez les Grecs, où l'on en trouveroit des preuves abondantes, Cicéron établit, en termes très-clairs, le principe fondamental de cette doctrine : » Quelque appro-

» chante que soit, dit-il, la signification des  
 » mots, on a pourtant établi entr'eux des dif-  
 » férences proportionnées à celle des choses  
 » qu'ils expriment. « (Topic. viij, 34.) Il  
 n'a pas seulement posé le principe: il l'a prouvé  
 par des développemens, justifié par des exem-  
 ples, & mis en pratique avec autant de succès  
 que d'intelligence par-tout où la justesse & le  
 goût ont paru l'exiger. Asconius & l'ancien Sco-  
 liafte ont fait sur les synonymes employés en  
 concurrence par l'Orateur romain, quantité  
 d'observations très-fines, très-précises,  
 & très-justes (Tuscul. II, xv, IV, vij, viij  
 & ix).

Varron (de ling. lat. V. sub. fin.) a également  
 connu & montré la nécessité de choisir avec in-  
 telligence entre les mots qui paroissent avoir une  
 signification semblable.

Quintilien avoit trop de goût pour ne pas  
 saisir cette idée lumineuse. » On se sert ordinai-  
 » rement de plusieurs noms, dit-il, pour expri-  
 » mer la même chose: cependant, si l'on examine  
 » tous ces noms les uns après les autres, on trou-  
 » vera qu'ils ont chacun leur signification par-  
 » ticulière. « Et il apprécie dans cet endroit-là  
 même plusieurs synonymes, dont l'idée prin-  
 cipale est celle de *plaisanterie* (Instit. orat.  
 VI, 3).

Senèque le Philosophe a assigné avec beau-  
 coup de précision les différences de quantité  
 de synonymes; & l'on sent très-bien que la  
 philosophie l'a éclairé sur ces nuances déli-  
 cates.

On feroit peut-être un volume fort utile,  
 quoique mince & de pure compilation, si on  
 extrayoit des Auteurs que je viens de citer tout

ce qui peut avoir trait aux différences des synonymes; que l'on y joignît ce que l'on pourroit tirer des ouvrages de Festus & de Nonius Marcellus, & que l'on s'aidât des commentaires de Donat & de Servius, des observations de saint Isidore de Séville, & des remarques sur la langue latine du Jésuite Vavasseur, de Scioppius, de Henri Estienne, &c. Un pareil livre avertiroit les jeunes étudiants qu'il y a dans les Auteurs latins une infinité de vues fines & délicates, dont l'ignorance doit rendre les latinistes modernes fort suspects, & leurs admirateurs bien circonspects.

Mais, si les Anciens avoient pris eux-mêmes le soin de jeter sur toute leur langue ce coup d'œil philosophique qui apprécie avec justesse l'énergie de chaque terme, nous verrions entre ces mots, dit M. d'Alembert (*Encycl. Tome V, page 83*), une infinité de nuances qui nous échappent dans une langue morte, & qui doivent nous faire sentir combien le premier des humanistes modernes est éloigné de savoir le latin.

Les chefs-d'œuvres immortels des anciens sont parvenus jusqu'à nous; nous les entendons jusqu'à certain point, nous les admirons mêmes: mais combien de beautés réelles y sont entièrement perdues pour nous, parce que nous ne démêlons pas toutes les nuances fines qui caractérisent le choix qu'ils ont fait & dû faire des mots de leur langue! combien par conséquent, ne perdons-nous pas de sentiments agréables & délicieux, de plaisirs réels! combien de moyens d'apprécier ces Auteurs & de leur payer le juste tribut de notre admiration!



S'ils pouvoient revivre, & aujourd'hui devenir juges de nos compositions, de quel œil verroient-ils ces prétendues interprétations latines que l'on a jointes à leurs textes pendant le regne dernier, sous prétexte d'en faciliter l'étude au Dauphin, & dans lesquelles on a affecté d'éviter les mots & les tours qu'ils avoient employés? Est-il possible qu'aucun de ceux qui s'en sont occupés, n'ait vu que ce travail étoit plus propre à gâter le goût qu'à l'éclairer, & n'étoit bon qu'à rendre insensible sur la propriété & l'énergie des termes, & sur les finesse de la langue? Dans sa jeunesse, Cicéron faisoit, pour s'exercer, quelque chose de semblable: il lisoit avec attention ou une tirade de beaux vers, ou quelque pièce d'éloquence, dans la vue de retenir le fond des choses, & de le rendre ensuite en d'autres termes, les meilleurs toutefois qu'il lui étoit possible. » Mais je m'apperçus ensuite, dit-il (Orat. » I, xxxiv, 154) que cet exercice étoit vicieux, » parce que l'Auteur que je prenois pour modele » avoit employé les termes les plus propres à son » but, les plus brillants, les meilleurs; de sorte » que, si j'usois des mêmes termes, c'étoit peine » perdue; & si j'en choisissois d'autres, c'étoit » un travail nuisible, qui m'accoutumoit à user » des termes impropres «.

La Bruyere, qui connoissoit les finesse & les difficultés de l'art d'écrire, remarque (Mœurs de ce siècle, ch. j.) qu'entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne; qu'on ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant; qu'il est vrai néanmoins qu'elle existe; que tout ce qui ne l'est

P R É F A C E.

xj

point est foible, & ne satisfait pas un homme d'esprit qui veut se faire entendre. Cet embarras vient communément de ce qu'on ignore la juste valeur des termes, qu'on n'en apprécie pas les différences. Voilà l'origine de nos méprises & peut-être de nos absurdités en fait de grec & de latin, parce que les bons Ecrivains dans ces langues ne nous ont pas laissé des instructions suffisantes pour nous mettre en état de les lire avec fruit, & de les imiter avec succès.

Jugeons du moins par-là de l'intérêt que nous pouvons avoir nous-mêmes à constater, dans le plus grand détail, l'état actuel de notre langue, afin d'en assurer l'intelligence aux siècles à venir, nonobstant les révolutions qui peuvent l'altérer ou l'anéantir. Ce seroit véritablement consacrer à l'immortalité les noms & les ouvrages de nos Homere, de nos Sophocle, de nos Euripide, de nos Pindare, de nos Démosthene, de nos Thucydide, de nos Platon.

Feu M. l'Abbé Girard, touché de ces motifs, donna en 1718, sous le titre de *Justesse de la langue françoise*, les développemens de plusieurs synonymes, auxquels il en a ajouté beaucoup d'autres dans les éditions suivantes, sous le simple titre de *Synonymes françois*. Cet ouvrage, dès qu'il parut, fixa l'attention des savants, & les suffrages du public. » Son dessein, dit l'Abbé Goujet (Biblioth. franc. » *Part. I, ch. iv, Tome I, page 183*) est de découvrir à ses lecteurs toutes les finesses de notre langue: & l'on doit convenir qu'il les emploie de lui-même avec beaucoup d'art; » qu'en général ses remarques sont bien fondées.

» & que la plupart de ses exemples sont heu-  
 » reusement choisis. Ses définitions sur-tout  
 » paroissent fort justes..... Aussi est-ce un  
 » des meilleurs livres que l'on ait fait depuis  
 » long-temps sur notre langue. « Je fais que  
 M. de la Motte, excellent Juge des délicatesses  
 de la langue, & l'homme de son temps qui  
 auroit eu le plus d'esprit, s'il n'eût été con-  
 temporain de l'illustre Fontenelle, jugea, d'a-  
 près cet écrit, & sans connoître l'Auteur, que  
 l'Académie françoise ne pourroit se dispenser de  
 l'admettre dans son sanctuaire, s'il s'y présen-  
 toit avec un tel ouvrage. Il ne fut pourtant élu  
 qu'en 1744; j'en ignore la raison, s'il ne faut  
 l'imputer à sa modestie même; mais il est cer-  
 tain que son livre des *synonymes* fut son prin-  
 cipal titre, & qu'il méritoit de l'être. » Il subsis-  
 » tera, dit M. de Voltaire, autant que la  
 » langue, & servira même à la faire subsis-  
 » ter. « (Siccle de Louis XIV *tome I*, page  
 115.)

Le germe en existoit dans les meilleurs ou-  
 vrages des Anciens, on l'a déjà vu; &, par rap-  
 port à notre langue même, quelques Ecrivains,  
 antérieurs à l'Abbé Girard, avoient assigné avec  
 assez de succès les différences de plusieurs sy-  
 nonymes; on en trouvera dans le second vo-  
 lume, que je joins au sien, quelques exemples  
 qui sont dus au P. Bouhours, à Ménage, à  
 Andry, à Boisregard, à la Bruyere. Mais ces  
 germes isolés, échappés comme par hasard, &  
 sans dessein ultérieur, sembloient attendre, pour  
 devenir féconds, le coup-d'œil d'un génie pé-  
 nétrant & fin, qui sût généraliser des remarques  
 particulieres, & répandre, dans le système en-  
 tier de la langue, une lumière dont quelques

rayons n'avoient qu'à peine annoncé l'aurore. L'Abbé Girard parut ; & , se faisant à lui-même une maniere de voir & de démêler les nuances distinctives des synonymes , les exemples qu'il pouvoit avoir sous ses yeux ne servirent tout au plus qu'à lui montrer sa tâche ; mais il la remplit sans copier personne , & fut à lui même son modele. Le ton qu'il soutient , dans toute l'étendue de son ouvrage , prouve très-bien que sa maniere est à lui ; il a véritablement , dans le tour de ses explications , l'avantage réel de la justesse & de la nouveauté , dans l'étendue de son ouvrage le mérite de l'agrément & de l'utilité ; & dans la perfection du tout , la gloire d'avoir été universellement applaudi , d'avoir fait un livre original & d'avoir donné lieu à des imitations qui tendent à perfectionner les langues de nos voisins , mais qui assurent la gloire de la nôtre , & qui attestent l'honneur que lui a fait notre Auteur.

M. Gottsched donna en 1758 , à Leipfick , des *Observations sur l'usage & l'abus de plusieurs termes & façons de parler de la langue Allemande.* » Elles sont , dit M. Roux , dans le » goût de celle de Vaugelas sur la langue Fran- » çoise ; & on en trouve plusieurs qui ressem- » blent beaucoup aux synonymes de l'Abbé Gi- » rard. » ( Ann. typogr. Août 1760. *Belles-Lettres* n. clviij. )

On a fait plus en Angleterre : on a imprimé à Londres , tout récemment , une *Exposition des significations différentes qu'ont les mots anglais regardés comme synonymes.* Deux volumes in-12.

Verrons-nous froidement nos voisins s'animer à la vue d'un modele que notre France

leur a fourni, sans faire le moindre effort pour soutenir la gloire de notre langue? On ne sauroit lire le livre de l'Abbé Girard, sans desirer ardemment qu'il y eût assigné les caractères distinctifs d'un plus grand nombre de synonymes; on souhaiteroit du moins que les gens de lettres, qui sont en état d'entrer dans les vues fines & délicates de cet ingénieux Ecrivain, voulussent bien concourir à la perfection de l'édifice dont il a en quelque manière tracé le plan & posé les premiers fondements. Il en résulteroit quelque jour un excellent dictionnaire; ouvrage qui, envisagé sous ce point de vue essentiel, nous manque jusqu'à présent; & qui est d'autant plus important, que l'on doit regarder la justesse du langage, non-seulement comme une source d'agréments; mais sur-tout comme le moyen le plus propre pour faciliter & rendre sûre la communication de la vérité. Si ce motif est capable d'encourager les gens de lettres qui la respectent & qui l'aiment, à s'occuper du développement des synonymes, qu'ils me permettent de leur marquer à quoi il me semble que peut se réduire l'entreprise.

Les uns peuvent continuer sur le plan de l'Abbé Girard, en assignant les caractères distinctifs des synonymes avec précision, & en y adaptant des exemples qui en fassent sentir la justesse, & qui montrent l'usage qu'il en faut faire.

Les autres recueilleront les preuves de fait, que leurs lectures pourront leur présenter dans nos meilleurs Ecrivains, de la différence qu'il y a entre plusieurs synonymes de notre langue. Il faut pour cela s'attacher sur-tout aux phra-

ses où les Auteurs n'ont pensé qu'à s'exprimer avec justesse : j'ajoute qu'il faut spécialement compter sur les Auteurs les plus Philosophes, & préférer ceux de leurs ouvrages qui sont les plus philosophiques. Plusieurs articles de ceux qui composent le second volume de cette édition, serviront à justifier ce que je dis ici des Ecrivains philosophes. La Bruyere & M. Duclos en ont fourni d'excellents; & ceux que j'ai extraits de l'Encyclopédie y avoient été mis, pour la plupart, par des Philosophes accoutumés à ne voir les mots que par rapport aux idées dont ils sont les types.

Sans prétendre que mon travail puisse être comparé, ni aux articles que je viens d'indiquer, ni à l'ouvrage immortel de l'Abbé Girard, j'ai osé insérer dans ce second volume quelques articles de ma composition. J'ai mis à la fin de chacun la lettre initiale de mon nom (B), afin de ne pas surprendre, par une confusion affectée, les suffrages des Lecteurs peu attentifs; car les Auteurs apparemment ne pourroient s'y méprendre. Si l'on juge que j'aie réussi, je m'applaudirai de mon travail : si on le condamne, mais qu'il donne lieu à quelques articles meilleurs, je serai encore content. Pour ceux que j'ai puisés dans différents écrits, j'en indique les sources à mesure; & c'est tout ce que l'on peut exiger de moi. Je dois pourtant prévenir qu'il y a un petit nombre de ces articles que j'ai pris sous mon nom, quoique j'en aie trouvé le germe ailleurs; il m'a semblé que les changements que j'y introduisois, m'autorisoient à prendre ce parti, ou m'y forçoient même, afin qu'on n'imputât pas à d'autres ce qu'il pourroit y avoir de répréhensible dans la

forme & dans le développement qui viennent de moi : au surplus, voilà ma déclaration faite, & la restitution annoncée à qui voudra y prétendre.

Quant au premier volume, il n'y a rien que de l'Abbé Girard, si ce n'est quelques additions ou quelques notes qui ont été jugées nécessaires, & qui sont toujours distinguées du texte original par l'indication de l'Auteur; car on a cru que l'ouvrage primitif devoit rester intact. Mais, outre le discours que prononça l'Abbé Girard le jour de sa réception à l'Académie françoise, ce premier volume est encore augmenté de soixante & quatorze articles nouveaux sortis de la même main; addition considérable & intéressante pour le Public, qui les y reconnoitra par cette marque (N.) ajoutée au titre de chaque article. Soixante & dix ont été tirés des papiers que l'Auteur avoit légués à M. le Breton, son Imprimeur & son ami: les quatre autres sont extraits de son livre des *vrais principes de la langue françoise*, en seize discours, imprimé en 1747; ouvrage, si l'on en juge par le débit, qui a fait moins d'honneur à l'Académicien que celui des *synonymes*, mais dont il ne faut pas juger par un moyen si équivoque. Le livre des *synonymes* est plein d'agrémens & de finesse, a le mérite si touchant de la variété & le mérite plus touchant encore de ne point occuper, d'être à la portée de tous les esprits, & de convenir à toutes les heures. Celui des *principes* est un système suivi, qui a beaucoup plus coûté à l'Auteur, & qui exige du Lecteur une grande contention d'esprit & des lumières déjà acquises. Le premier a été applaudi universellement, parce qu'il a plu à

tout le monde ; le second n'a été approuvé que des Maîtres de l'art & des Savants , parce que le reste n'étoit pas en état d'en sentir le prix : mais tous deux ont eu l'avantage décisif d'être contre-faits dans toute l'Europe.

Au reste , l'ordre des articles des synonymes dans les éditions précédentes , étoit celui même dans lequel ils avoient été faits par l'Auteur , qui les regardoit comme détachés & indépendants les uns des autres. Ils le sont en effet ; & le second volume , comme le premier , peut être ouvert au hasard , & lu sans aucune préparation. Cependant il y a des articles qui ont ou de l'analogie ou de l'opposition ; & ces deux points de vue peuvent servir à répandre quelque lumière sur les objets qu'on traite. J'ai donc cru pouvoir , dans les deux volumes , rapprocher ces articles les uns des autres , sans pourtant affecter une trop grande rigueur ; & , dans la même vue , j'ai mis à plusieurs articles des renvois d'un volume à l'autre , ou quelquefois même sans sortir du volume : j'ai rapproché par-là des articles qui étoient corrélatifs sans pouvoir être réunis.

Cette vue a amené un changement d'une autre espèce ; c'est que , pour abréger les citations de renvoi , il a fallu donner à chaque article son numéro : ce sera une commodité pour ceux qui croiroient pouvoir citer les synonymes , soit comme autorité , soit comme exemple.

Une table générale alphabétique , à la fin du second volume , met en état de retrouver tel article que l'on veut consulter. Une autre table , également alphabétique , à la fin du premier tome , nous montre les restes de la



xviiij      P-R É F A C E.  
tâche que l'Abbé Girard s'étoit proposée ; tout  
ce qui sort de la main des grands Maîtres est  
précieux, jusqu'aux simples croquis.

